

La guerre de Vendée dans la littérature française

Jacques JARRY

On a beaucoup parlé ces derniers temps, à propos du bicentenaire, de littérature révolutionnaire, autrement dit de propagande révolutionnaire ou de littérature plus ou moins historique consacrée à la Révolution. Mais, comme chacun sait, la Révolution en France n'a pas eu que des partisans. Elle a provoqué des réactions violentes, rencontré des résistances armées, trouvé des ennemis qui n'ont pas hésité à s'allier à l'ennemi national pour mieux la combattre. Ces insurrections populaires, insurrections de masses ignorantes ou fanatisées n'ont jamais provoqué sur le moment l'apparition d'une littérature adéquate (pour la bonne raison que la majorité des insurgés ne savait même pas parler français). Seuls certains de ses leaders aristocratiques ont jugé nécessaire d'écrire après coup des mémoires assez fades et bien dans le ton de la bonne société de l'Ancien Régime ou de la Restauration¹. Les véritables réactions littéraires à cette réaction politique ne sont venues que bien plus tard, lorsque les écrivains romantiques ont surmonté un engouement passager et antinapoléonien pour l'ultraroyalisme, pour trouver dans un libéralisme prorépublicain leur véritable vocation. Plusieurs se sont interrogés sur ce passé proche, ont cherché la signification de cette résistance populaire à un mouvement de libération du peuple. Puis le silence s'est fait de nouveau jusqu'à la I^{ère} guerre mondiale. La III^e République naissante ne se souciait guère d'attirer l'attention sur ces mouvements incongrus et la droite chauvine de la fin du XIX^e siècle était sans doute gênée par le caractère de trahison flagrante qu'a présenté la guerre de Vendée (les paysans insurgés n'étaient-ils pas soutenus par l'Angleterre qui leur procurait armement et finances, n'étaient-ils par techniquement les alliés des Autrichiens et des Prussiens,

d'armées germaniques qui à la veille de 1914, n'étaient guère en odeur de sainteté).

Seul un écrivain régional comme Pérochon a eu (un peu plus tard) le talent et la volonté de s'intéresser à la mentalité rétrograde de ces paysans-fourvoyés.

Puis la roue a tourné. A notre époque de conservatisme et d'hostilité envers tout ce qui est révolutionnaire et progressiste, on a trouvé commode de se trouver des ancêtres dans ces insurgés peu futés, qui se sont trouvés brusquement promus à la dignité de précurseurs de ces vagues populaires obscurantistes qui caractérisent notre époque. Mais nous le verrons, cette troisième vague littéraire consacrée à la Révolution n'a ni la tenue ni même le niveau des ouvrages précédents. L'exaltation de la bêtise, par une sorte de fatalité bien compréhensible, ne saurait en effet que sombrer dans la bêtise.

Pendant la période romantique, la chouannerie (et non la guerre de Vendée, pourtant militairement plus importante) ont servi de thème à trois romans historiques *Les Chouans* de Balzac, *Quatre-vingt-treize* de Victor Hugo et *Le Marquis de Fayolle* de Gérard de Nerval². Pourquoi ce choix délibéré de la chouannerie, et plus précisément de la chouannerie bretonne? Peut-être parce que les profondeurs impénétrables des taillis de Bretagne, le caractère féroce et sanguinaire de la guerre de partisans qui s'y livra exerçaient sur les auteurs romantiques une fascination toute particulière. Les forêts touffues de Bretagne évoquaient pour eux les forêts non moins denses d'Amérique et la férocité des guerres indiennes, popularisées en France par Châteaubriand et outre-Manche par Fenimore Cooper. Balzac, par exemple, compare de façon peu flatteuse la mentalité arriérée des paysans "bas-bretons" (alors que aussi bien chez Victor Hugo que chez Balzac il s'agit de la Haute Bretagne) à ces abîmes de sauvagerie qui rendent les Peaux-Rouges d'Amérique si bizarres et si incompréhensibles aux Blancs, dans un désir de dépayser, d'étonner, bien dans la veine romantique. Le fait que ces paysans sauvages bien dignes des Indiens se rencontraient à quelques

centaines de lieues de Paris faisait courir un frisson tout particulier chez le lecteur raffiné de la haute société parisienne³. Un zest de merveilleux, d'antique magie médiévale (la forêt de Brocéliande⁴) bien dans la ligne de la prédilection romantique pour la noire irrationalité des siècles obscurs du Moyen Age, et la chouannerie bretonne fournit au roman romantique une atmosphère idéale. Le hululement inquiétant de la chouette dans des halliers imprégnés de superstitions maléfiques, le pullulement sauvage de ces étranges légions de paysans hirsutes, animés et poussés par le fanatisme et l'intolérance de prêtres incultes, encore animés de la mentalité rétrograde du Moyen Age et de l'Inquisition, tout contribuait à faire de la chouannerie l'équivalent national de ces décors exotiques et mystérieux qu'affectionnait la jeunesse romantique.

Sur ce fond de noirceur médiévale et de superstition dépassée, l'intrigue romantique se développe de façon pourrait-on dire classique. Les protagonistes du conflit (je ne parle pas de la piétaille, tout juste bonne à servir de matière première aux combinaisons stratégiques de leaders plus éclairés) sont des gens du meilleur monde que séparent des convictions différentes mais également honorables. Là encore, bien sûr, chaque auteur apporte sa note personnelle. Chez Balzac tout se passe entre nobles dont certains continuent d'œuvrer pour la dynastie légitime tandis que d'autres tels que Mademoiselle de Verneuil justifient par le retour à l'ordre et à la sécurité leur ralliement à une révolution assagie, disciplinée par le Premier Consul⁵. Certes à côté de cette élite d'Ancien Régime partagée entre la tradition et les idées nouvelles apparaissent de vieux soldats de la Révolution, tels le commandant Hulot et ses adjoints⁶. Comme toujours chez Balzac, ils sont campés de façon magistrale, décrits de façon si minutieuse qu'on se les représente au naturel, avec leurs tics, leur comportement bourru de militaires, leurs qualités de coup d'œil et de sang-froid, leurs mépris de la mode et de l'apparence. Mais pas une seule fois, Balzac n'essaie d'expliquer (comme le fait, par exemple, Erckmann-Chatrion⁷) pourquoi ces vieux soldats se sont battus si farouchement pour la Révolution, quelles convictions les animent. Chez lui, "ils ne voient pas plus loin que le bout de leur bayonette⁸". Ce sont des soldats, des modèles de l'éternel trouper,

un point c'est tout et, semble-t-il, rien ne les distingue d'un grenadier de l'Ancien Régime ou de quelque vétéran des guerres de Louis XIV et de Louis XV.

Gérard de Nerval lui aussi se désintéresse totalement du bas-peuple. Pour lui, le conflit (qui se déroule à une époque totalement différente, celle du marquis de la Rouërie en 1792) est essentiellement un conflit entre nobles et roturiers instruits que rien ne sépare des nobles en ce qui concerne l'instruction et le savoir, mais auxquels un défaut de naissance barre l'accès des privilèges et des hautes fonctions. Sans qu'il le dise nettement, Gérard de Nerval semble tomber d'accord avec Augustin Thierry qui explique le fossé qui sépare les nobles du Tiers-Etat par de fumeuses distinctions raciales, une opposition assez saugrenue entre le sang germanique des uns (descendants des conquérants francs) et gallo-romain des autres. En tout cas si ses convictions personnelles le font pencher pour les opprimés injustement privés de ce qui leur revient, si ses préférences philosophiques vont aux idées des Lumières, (à la façon d'un de ses héros, de cette noble figure de prêtre, l'abbé Huguet que sa largeur d'esprit, ses études philosophiques font pencher pour la Révolution et la Constitution civile du clergé⁹) il n'en reste pas moins que Gérard de Nerval ne choisit ses héros que dans le meilleur monde, futurs généraux d'Empire comme Moreau et Bernadotte¹⁰, et nobles injustement privés par une naissance illégitime de leur part naturelle d'héritage. Tout ceci se déroule dans une atmosphère bien de son époque.

Combien romantique est la scène du duel sur la lande par une nuit de tempête et d'orage, combien mélodramatique l'épisode de la quête de fils disparu, de la voix du sang, de la fatalité qui jette le père et le fils dans des camps opposés¹¹.

Néanmoins Gérard de Nerval se fait des circonstances historiques qui ont précédé et amené la Révolution une idée beaucoup plus exacte que ses confrères en littérature historique. Il insiste avec beaucoup de lucidité sur le conflit entre l'absolutisme monarchique et les revendications indépendantistes d'une noblesse qui lutta longtemps au nom de ses libertés traditionnelles contre les empiétements du pouvoir royal¹². Pour lui les guerres de religion sont une dernière manifestation de ce souci de la

noblesse de sauvegarder son indépendance et les derniers combats contre l'autocratie envahissante ont pris une couleur religieuse¹³. Jusqu'à ces dernières décades une vision marxiste un peu primaire de la Révolution avait dissimulé cet aspect de l'Histoire et par exemple dans *Les trois Mousquetaires* l'exaltation de la lutte héroïque d'une vieille noblesse aussi pauvre qu'éprise de liberté contre l'absolutisme machiavélique de Richelieu semblait contredire totalement les idées libérales et pro-révolutionnaires de ce fils d'un général de la Révolution qu'était Alexandre Dumas. En réalité pour les romantiques, qui furent ultraroyalistes avant de devenir libéraux, il n'est pas de contradiction. Le Mal est dans l'absolutisme, il est dans la tyrannie, et l'antique combat de la noblesse contre les empiètements de l'autocratie n'est qu'une autre facette du combat que menèrent les révolutionnaires contre l'absolutisme et l'arbitraire symbolisé par la Bastille. C'est uniquement dans cette perspective qui peut être comprise cette insurrection de 1832, popularisée par les *Misérables*¹⁴, mais trop mal étudiée jusqu'ici, insurrection où libéraux et légitimistes mêlèrent leur sang sur les mêmes barricades dans le vain espoir de renverser une monarchie qui bien plus que celle de Louis XIV mérita la qualification d'"un règne de vile bourgeoisie"¹⁵. Ceci dit, Nerval a vu beaucoup plus nettement que Balzac et Dumas le conflit de classe, qui dans le cadre de la "réaction nobiliaire" oppose aux nobles des roturiers enragés de se voir fermer l'accès de fonctions pour lesquelles ils se sentaient qualifiés. Il a également défini très précisément le rôle des Parlements¹⁶, de cette noblesse de robe imbue de ses privilégiés qui va lancer le mouvement révolutionnaire en 1788 pour en devenir aussitôt la première victime. Mais il n'est jamais tombé dans les errements de l'historiographie réactionnaire du XX^e siècle. Il n'a jamais sublimé les réactions primitives de paysans non pas méprisables mais demeurés, il n'en a jamais fait des croisés d'un nouveau genre, ni des combattants de la liberté. Il n'a jamais vu non plus dans la Révolution elle-même (à la différence de l'époque napoléonienne), les prémices du totalitarisme moderne. La tâche semblait réservée aux historiens de droite actuels, indéfectibles culs bénits comme Chaunu, ou "turncoats" comme Furet, de confondre à l'usage d'électeurs abrutis par les mass media l'image du

jacobinisme et celle du stalinisme, de parer des couleurs de la liberté le combat fangeux de paysans arriérés dont l'horizon intellectuel ne dépassait pas la croix hosannière d'un sanctuaire celtique superficiellement christianisé d'un coup de goupillon par un curé à peine plus dégrossi qu'eux-mêmes.

Les écrivains romantiques ont été préservés de cette erreur par leur mépris, je ne dirai pas du Peuple avec un grand P qu'ils révéraient au nom de leur idéal libéral, mais de la réalité concrète des masses ignorantes. Ces masses, Balzac et Gérard de Nerval se contentent de les ignorer. Au maximum, Balzac les compare aux Peaux-Rouges pour bien signifier qu'ils appartiennent à un autre monde, que n'a effleuré jusqu'ici aucune clarté civilisatrice. Victor Hugo à ce portrait déjà peu flatteur ajoute une autre dimension, celle de la bêtise. Pour lui, le paysans "bas-breton" est le symbole du pauvre en esprit, exalté et bêtifié par une Eglise dont il constitue l'instrument favori. Le noble a fait rouer son grand-père parce qu'il braconait sur ses terres, le curé a envoyé son ancêtre aux galères¹⁷ parce qu'il avait eu le front de refuser d'abjurer comme l'avait fait Henri IV, mais il se bat néanmoins pour le noble et pour le curé. Ce qui constitue pour Victor Hugo un de ces abîmes d'ignorance et de bêtise où se complaît son amour romantique des extrêmes? Le paysan breton (ou vendéen) se bat contre son propre intérêt. Effectivement, Victor Hugo n'a pas fait qu'imaginer et cette idée fut pour beaucoup dans le caractère sanglant de la répression, dans cette abomination que furent les colonnes infernales. Les paysans des départements voisins, et notamment ceux de la région de Fontenay et du Sud des Deux-Sèvres, plus éclairés, plus ouverts, ne pouvaient comprendre cette obstination, cet aveuglement, cette stupidité. Pour eux les insurgés, les "brigands" n'étaient que des bêtes malfaisantes et nuisibles. Le "Bataillon des Vengeurs de Saint-Maixent" avait pour principe qu'il fallait tout tuer, femmes et enfants "pour qu'il n'en reste pas pour la graine"¹⁸. Ils étaient aux ordres d'un général d'Ancien Régime. Turreau, futur favori de Louis XVIII après la Restauration¹⁹; pour lui "casser du gueux" était un axiome; il en était resté aux grands jours de Bretagne, immortalisés par les lettres de Madame de Sévigné, à la politique du duc de Chaulnes qui faisait brancher les

manants jusqu'à ce que les arbres en cassent, jusqu'à ce qu'ils reviennent à la raison, c'est-à-dire, à l'obéissance.

Mais revenons à Victor Hugo. Par lui le paysan breton n'est pas seulement primitif. Ce serait encore pardonnable. (Le Mohican des forêts d'Amérique est astucieux dans son domaine. La ruse du Sioux est proverbiale.) De surcroît, le chouan est bête, d'une bêtise d'une inconscience à faire frémir. Il s'oppose chez Victor Hugo à ces volontaires parisiens, eux aussi gens du peuple mais dont la gouaille et l'enthousiasme sont réconfortants, face à cet abîme d'ignorance et de ténèbres²⁰. Nouveau contraste hugolien de la lumière et des ténèbres. Cette vermine haute-bretonne (devenue basse-bretonne pour la beauté de l'adjectif bas²¹) est tout juste bonne à exterminer au nom de l'inéluctable triomphe romantique de la lumière sur les ténèbres, symbolisées dans le roman par la Tourgue, ce sombre et menaçant vestige des siècles obscurs du Moyen Age. A ce triomphe, à la victoire de la lumière et des Lumières, Victor Hugo, semble-t-il, applaudit des deux mains.

La fin du XIX^e et le début du XX^e siècle n'ont pas suscité à proprement parler de littérature consacrée aux guerres de Vendée. À peine si sous la III^e République l'opposition royaliste, dont un descendant de Charette, lui-même zouave pontifical, était l'un des coryphées, remet en honneur, voire invente de vieilles chansons de l'époque "Prends ton fusil, Grégoire, prends ta gourde pour boire", "Monsieur de Charette a dit à ceux de chez nous". Aucune œuvre essentielle, si l'on excepte quelques romans de bonne compagnie, romans de cape et d'épée mis à la sauce vendéenne, n'a vu le jour à cette époque. Le parisien (et la littérature de l'époque est essentiellement parisienne) ne s'intéresse pas à ces paysans sauvages, dont le seul mérite, on ne sait trop pourquoi, sans doute par l'opération du Saint-Esprit, tant les voies de Dieu sont impénétrables, fut de combattre pour les Princes et pour la vraie religion. Il faudra attendre l'apparition hésitante et timide d'une littérature régionale pour voir certains auteurs, tels Pérochon s'intéresser sur place non plus aux exploits plus ou moins rocambolesques de

la noblesse locale mais à la mentalité, aux motivations profondes des paysans vendéens.

Pérochon, assez tardivement, après avoir décrit dans des romans qui lui valurent le prix Goncourt et la notoriété, la vie misérable et difficile des paysans de Gâtine, (*Nêne, La Parcelle 32, Les Creux de maison*) s'est consacré à la résurrection des mentalités disparues, à l'étude des origines lointaines de son terroir natal. C'est ainsi que virent le jour, sous la forme de diptyques, deux ensembles d'œuvres, consacrés l'un aux guerres de Vendée *Barberine des Genêts* et *Les Endiablés*, l'autre aux guerres de Religion *Milon* et *Le Chanteur de villanelles* (qui constitue une œuvre posthume).

En ce qui concerne *Le Cri du chouan* (édition récente qui réunit en un seul volume les deux romans consacrés à la guerre de Vendée) il ne s'agit plus bien sûr d'une vision étrangère et parisienne, des événements de 93 mais d'un effort de compréhension intime, d'un regard jeté sur le passé par un descendant des protagonistes du drame, un descendant qui connut une existence paysanne, des conditions de vie campagnarde qui n'avaient pas tellement varié depuis le XVIII^e siècle (la rupture avec le passé ne s'est produite qu'à une époque toute récente, il y a une vingtaine ou une trentaine d'année). C'est pourquoi les héros de la tragédie, Barberine la protestante et Gilles Fruchet son amant catholique, apparaissent dans leur vraie dimension, dans la grisaille misérable de leur vie quotidienne et de leur horizon borné, mais aussi avec leur sentiments réprimés, leurs petites joies, leurs tristesses et leur douleur. Non plus de sombres brutes, mais des êtres humains misérables et ballottés par des événements qui les dépassent. Car, par delà le récit des événements, par delà le désir de retrouver dans un effort d'immense sympathie des mentalités disparues, *Le Cri du chouan* est une dénonciation de la guerre, de la folie des batailleurs, déshumanisés par l'horreur quotidienne des combats, *Les Endiablés*. C'est aussi une vision Tolstoïenne de la guerre, qui emporte dans son tourbillon aussi bien la piétaille égarée que des chefs, qui portés par la vague, vivent dans l'illusion de contrôler des événements qui en réalité les dépassent. Sur ce fond d'horreur et de violence le thème de l'amour de Gilles et Barberine se développe en filigrane dans sa force et

dans sa fragilité, amour fugitif, amour sans espoir, condamné par les préjugés, condamné par l'époque. Cette malédiction est symbolisée dans le roman par les maléfices de la sorcière dépenaillée de Tout-y-faut, par l'aspic maillé que l'on retourne sous le cadavre de Barberine, morte sans raison, d'amour ou de lassitude, on ne sait. La sorcière, les sombres profondeurs de la lande, des genêts brûlants de fleurs jaunes, le cri lancinant de la chouette, ajoutent à l'œuvre une autre dimension, celle de la magie du royaume des ombres et des souvenirs, celle des superstitions si vivaces et encore si vivantes chez les paysans vendéens.

Tout ceci dans un langage transposé du patois d'antan, langage émaillé d'ancien français (mais en réalité il n'y a jamais eu d'ancien "français", mais d'ancien picard ou d'ancien poitevin dans le cas de Bertrand de Born) qui rend admirablement la tournure si particulière des expressions locales et la façon de penser des anciens.

Pérochon, bien sûr a été bien obligé de s'attaquer au problème des raisons de l'insurrection. Il mentionne bien sûr après Nerval, après bien des historiens, l'hostilité des paysans pour les "villatins"²² le bourgeois des villes, qui profite de son instruction et de sa connaissance du français pour le gruger, le tromper sur la marchandise. Il mentionne également la vie misérable des nobles campagnards de Vendée, la solidité des liens qui les unissent à des paysans dont ils mènent à peu de choses près la vie²³. Mais ce phénomène d'hostilité de la campagne et de la ville, cette présence d'une noblesse appauvrie, mais qui jouit encore d'un prestige ancestral n'est pas particulier à la Vendée. Pourquoi, seules, la Vendée et la Bretagne ont-elles connu la guerre.

Jusqu'ici nul n'a fourni de réponse adéquate et les efforts récents de la droite actuelle pour fabriquer des "ancêtres" à son combat pour les soi-disant libertés n'ont pas contribué à clarifier la question. La Vendée est passée du stade de paysan demeuré à celui de champion des libertés individuelles menacées par les ambitions de cet ancêtre du totalitarisme actuel que fut le jacobinisme, et le "génocide" des colonnes infernales a rejeté l'Holocauste au rang des crimes mineurs de l'Histoire.

Qu'en fut-il en réalité? Pérochon, sans sombrer dans un dogmatisme

historique, qui enlèverait tout naturel à son roman, propose deux explications différentes et qui d'ailleurs se rejoignent. La première est le rôle des Mulotins, des moines de St.Laurent-sur-Sèvre, des disciples du R.P.Grignon de Montfort. Il a admirablement décrit le rôle, les méthodes de ces moines fanatiques, natifs de la contrée, qui font corps avec elle, en perpétuel déplacement, en contact permanent avec les populations, qu'ils soignent, qu'ils guérissent, dont ils dirigent les consciences²⁴. Sous leur influence la Vendée a connu un déferlement de ferveur religieuse, un retour à la foi véritable et ceci à la veille même de la Révolution, du rejet par la majorité des Français d'une religion surannée déconsidérée à la fois par le relâchement des mœurs de ses leaders et par son obscurantisme. Une telle situation, un tel hiatus, ne pouvaient que provoquer un conflit. Le même phénomène se produit en Bretagne où des curés de choc extirpent les vieilles hérésies, survivances du paganisme d'antan, détruisent les marques des superstitions anciennes dans des autodafés de menhirs et de dolmens. En Bretagne et en Vendée, les mêmes causes ont produit les mêmes effets. Le décalage entre l'évolution vers le rationalisme de la majorité des Français et le retour à la ferveur du christianisme dans les impénétrables bocages de l'ouest ne pouvaient qu'engendrer incompréhension et haine.

Le deuxième aspect auquel Pérochon fut particulièrement sensible puisqu'il appartenait lui-même à la minorité protestante de la Gâtine royaliste, est l'antagonisme religieux, la haine de la majorité catholique pour cette minorité protestante (Guilloteau, nous le verrons plus loin, met l'accent sur le même problème, englobe dans une même réprobation sans nuances protestants et convertis du temps des dragonnades, ces derniers étant considérés comme peu sûrs, prêts à trahir la bonne cause au profit des idées révolutionnaires²⁵). Quoiqu'il en soit la présence d'une minorité religieuse en Gâtine et dans le Nord de la Vendée semble avoir entretenu et avivé ce climat à la fois de ferveur et d'intolérance.

Le rôle de la haine contre les protestants ne doit pas être sous-estimé. Lorsque les chefs rebelles en 92 décident d'attaquer Bressuire, ils choisissent le jour anniversaire de la Saint-Barthélemy. Les gens des campagnes, qui n'y avaient point songé, s'en aperçoivent brusquement et se

réjouissent de la coïncidence "Sapré Bon Dieu, ça tombe bien"²⁶. Les minorités protestantes sont d'ailleurs obligées de quitter leurs villages natals pour le Sud protestant des Deux-Sèvres, ce qui va séparer les deux amoureux, Barberine la protestante et Gilles Fruchet le catholique²⁷. Inversement, des insurgés assassineront le mari protestant de Barberine, Elisée, ce qui supprima un obstacle.

On m'objectera que la présence dans le Midi d'une forte minorité protestante n'a pas provoqué la même réaction d'intolérance. Il n'y a pas eu de Vendée méridionale. Mais en réalité si l'on y regarde de plus près, on s'aperçoit que l'activité des partisans royalistes en 92 y fut intense (camp de Jalès, plus tard insurrection de Marvejols), que sous la Restauration les compagnons de Jehu sévirent dans la région, usant du "battoir royal", massacrant les bonapartistes. Une deuxième Vendée, semble-t-il, n'a été évitée dans le Midi que par une sorte de miracle, ou peut-être, plus rationnellement par la présence d'une minorité protestante plus vigoureuse, celle des Cévennes, qui occupait le terrain le plus favorable à la guerre d'embuscades et possédait elle-même, depuis l'insurrection des Camisards, une certaine expérience militaire.

En tout cas et ceci Pérochon l'a très bien vu, la guerre de Vendée fut une affaire de religion. Vendéens et Bretons se sont battus non pour leur Roi, ni pour les nobles qu'ils n'ont été chercher que pour leurs talents militaires (chez Pérochon, le refrain des soldats de l'armée catholique et royale est "J'aime pas la noblesse, ma, j'aime pas la noblesse"), mais pour les prêtres, *evid ar veleien* en breton. Cet attachement à leurs prêtres ne s'explique que par un niveau de religiosité bien supérieur à celui de la moyenne de la France, et même à celui de l'ensemble des autres provinces.

Le bicentenaire de la Révolution a suscité récemment la parution de toute une série d'ouvrages visant soit à réhabiliter le mouvement vendéen soit à dénoncer le soi-disant génocide. Il s'agit là d'un aspect de ce glissement général vers la droite qui caractérise à la fois l'évolution de la mentalité

française actuelle et même plus généralement de celle du monde entier.

Ce regain d'intérêt pour la Vendée d'une droite soucieuse de se trouver des ancêtres a provoqué l'apparition d'une littérature de niveau très discutable (ce n'est pas pour rien que la droite française a toujours passé pour la plus bête du monde). L'un de ces romans (dont le titre m'échappe actuellement) met en scène un nobliau converti tel le duc de Chartres aux idées révolutionnaires et qui, jusqu'à Quiberon, mène au sein des armées révolutionnaires le bon combat pour la République. Puis il épouse, pour la sauver de la guillotine, une chouanne de haute noblesse, s'en éprend et tourne casaque, touché, dit-il, par la foi sublime de ces paysans qui marchaient au combat en chantant le "Vexilla regis"²⁸. Plus récemment encore un paysan de la région de Cholet, André Guilloteau, conservateur invétéré et catholique de vieille souche, s'est inspiré d'une vieille tradition familiale et de récits plus ou moins légendaires, tenacement conservés dans sa famille, pour écrire *Vent de galerne* et *La virée de galerne*²⁹. Il s'agit d'un roman d'autodidacte, bourré de clichés, résidus mal digérés de l'enseignement primaire bourratif que les Bons Pères dispensaient à l'école "libre"; les dialogues sonnent abominablement faux. Seuls certains détails, semble-t-il authentiques, sur la vie paysanne à l'époque, par exemple la manière de janter les roues de charrette et la coutume des repas de règlement, présentent un certain intérêt³⁰. On peut néanmoins se demander si Guilloteau n'a pas extrapolé et transposé à l'époque des guerres de Vendée des souvenirs de famille qui remontent au maximum au milieu du XIX^e siècle. D'autre part, sans que l'auteur y soit cette fois pour rien, l'œuvre reflète avec précision la mentalité actuelle des paysans vendéens qui n'ont rien appris, ni rien oublié, qui votent encore aujourd'hui pour le noble local, pour Nout'maître, Monsieur de Lastic St. Jall, Monsieur de la Rochejaquelein, Monsieur de Talhouet-Roy, qui n'ont rien abdiqué des préjugés d'antan. La haine des protestants, des idées progressistes se reflète dans chaque chapitre, imprègne chaque développement. La guerre de Vendée en effet, a eu un effet politique. Elle a fixé pour jamais la Vendée, obnubilée, hantée par les souvenirs de la guerre, dans ses idées obscurantistes. Pour eux, les trahir, serait trahir les victimes de la guerre, trahir leurs morts tombés pour leur

clocher, pour la foi simpliste du Père de Monfort, mais certainement pas, comme on a trop souvent tendance à le dire, pour leurs libertés face à un jacobinisme totalitaire. A lire Guilloteau, on se demanderait par moments si ce ne sont pas les écrivains du XIX^e, qui ont eu raison si quelque brouillard jailli des profondeurs du bocage, des fins fonds de landes refermées, des abîmes de boue des chemins creux, n'a pas embrumé pour jamais le cerveau de ceux qui y vivent. Sans tomber dans les exagérations romantiques de Victor Hugo et de Balzac, sans mettre le paysan vendéen au rang des sauvages d'Amérique, on ne peut que s'émerveiller de cet accord mystérieux entre ces paysages sans horizon, ni envergure et la mentalité rétrograde des humains qu'ils ont engendrés et qu'ils ont formés à leur image.

N'allons pas pour autant jeter la pierre à Guilloteau. Il n'écrit ni mieux ni plus mal que Gaillard qui dans le même style, avec la même application, la même naïveté, décrit par delà les générations la vie d'un petit village du Sud des Deux-Sèvres, celui de Triou, et, ma foi, en fournit une image assez attachante et assez cohérente. La seule chose qu'on puisse reprocher à Guilloteau, c'est cette pérennité de la bêtise et des préjugés, le refus de voir le monde moderne tel qu'il est, tel qu'il devrait être. Mais on peut se demander ce qui a pu inspirer, je ne dirai pas la confection de l'œuvre, mais la publicité qu'on lui a faite, les frais engagés pour son édition. La réponse est assez claire. L'impulsion est venue d'ailleurs. De même que la transposition (d'ailleurs remarquable) de la guerre de Vendée en Son et Lumière au Puy du Fou, fut l'œuvre d'un étranger au terroir, le comte de Villiers, la parution récente de toute une littérature romanesque sur l'insurrection paysanne vise à un but précis, fournir à la droite, à la réaction une base populaire, séduite par le mot liberté, par la confusion savamment entretenue entre le socialisme et les aspects totalitaires, voire tyranniques de tous les régimes modernes, qui au nom de la sécurité routière, au nom de la santé publique, interdisent de plus en plus. Le mythe de la Vendée est supposé fournir à cette droite populaire, à cette droite des pauvres en esprit, les lettres de noblesse qui lui manquent, les ancêtres historiques dont elle est restée si longtemps privée. Le paysan vendéen, luttant, il faut bien le dire, contre son intérêt bien compris, ne fournit-il

pas à l'électorat de droite une généalogie toute trouvée et un ancêtre spirituel (si l'on peut dire). Plus précisément, dans les masses embourgeoisées par la multiplication des professions plus ou moins libérales, par le lent glissement vers le tertiaire, la Révolution, dont on a célébré pompeusement mais superficiellement le bicentenaire n'est plus qu'un épouvantail, un cataclysme redoutable, et qu'on cherche à éviter. Un film récent sur l'épisode de Varennes, lançait dans sa conclusion un avertissement solennel aux spectateurs; attention, ce phénomène aussi désagréable qu'inexplicable risque fort un jour de se reproduire. A une époque bourgeoise, obnubilée par l'argent, qui n'a qu'une peur au monde, celui de le perdre dans quelque cataclysme politique, n'est-il pas normal qu'au lieu de la Révolution, qu'on encense au maximum du bout des lèvres, on soit tenté d'exalter ceux qui ont tenté de lui résister (sans trop savoir au juste pourquoi) et de voir dans cette résistance une action d'éclat et un exemple à suivre.

Il reste néanmoins un autre problème historique. La Vendée après la Grande guerre, traumatisée par des souvenirs de violence et de destruction, s'est figée dans sa foi réactionnaire, dans son obscurantisme politique. Mais était-elle destinée de toute éternité à cet abîme de disgrâce? Elle a eu le tort d'être à contre-courant de son époque et d'avoir connu un renouveau de ferveur religieuse plus d'un siècle après le reste du pays, d'avoir fait coïncider ce réveil de la foi avec le Siècle des Lumières.

Mais en fut-il toujours ainsi? A l'époque de l'émergence du monde moderne, lors de la Réforme, alors que la Ligue constituait à l'échelle du pays tout entier, une sorte de Vendée nationale, nombreux furent les paysans vendéens qui se convertirent au protestantisme. La seule présence de ces communautés protestantes dont parle Pérochon, de ces convertis de surface que dénonce Guilloteau, montre qu'il existait une autre voie, que les dés n'étaient pas jetés. Pérochon, dans un diptyque qui constitue intentionnellement le pendant de celui consacré aux guerres de Vendée, *Milon* et *Le Chanteur de villanelles* a évoqué le souvenir de cette époque encore plus mal étudiée que celle de la guerre de Vendée, pour se demander comment on a pu devenir protestant.

C'est à cette œuvre qui continue la première, qui vise à en parfaire

l'explication, que j'aimerais consacrer un jour une étude.

Il est cependant un ouvrage moderne sur la guerre de Vendée qui sort de l'ordinaire, de la propagande pseudo-littéraire d'une droite en mal d'ancêtres valables. Ce sont *Les Mouchoirs rouges de Cholet* de Michel Ragon. Chose curieuse, il s'agit comme pour Guilloteau de l'œuvre d'un autodidacte, mais d'un autodidacte qui n'a rien de la naïveté, de la maladresse, du fanatisme de Guilloteau. *Les Mouchoirs rouges de Cholet* sont une œuvre très élaborée. Elle débute comme une tragédie grecque après le cataclysme qui lui sert de thème. Le héros, Dochâgne (Duchêne en français) s'est dissimulé pendant la tragédie des colonnes infernales, dans une cracotte, un tronc de chêne creux, d'où son surnom³¹. Il en sort pour assister à la résurrection d'un village proche, village où il s'intègre, et suit les péripéties, les vicissitudes de son histoire jusqu'au début de la Restauration.

Toujours comme dans l'Antiquité, l'ombre du cataclysme, le souvenir des horreurs subies, continue d'impoisonner l'atmosphère, demeure omniprésent. Ragon s'inspire aussi pour montrer la communion de l'homme et de la nature du Giono de *Un de Beaumugne*. Il subit aussi l'influence d'Erckmann. Chatrian qui dans *L'Invasion* décrit la campagne de France en 1814 comme un épisode de la lutte ancestrale des barbares du Nord aux yeux verts et des indigènes d'Alsace aux yeux bleus, descendants de la tribu gauloise des Triboques (contresens historique, les Alsaciens descendants des Alamans). Pour Ragon la guerre de Vendée fut une épopée, la lutte de deux races, les Vendéens bruns aux yeux noirs et les hussards vosgiens de Westermann, aux yeux bleus délavés, aux cheveux blonds, venus d'un pays de neige se perdre dans les chemins creux du bocage³². Le combat prend ainsi une dimension cosmique, celui d'un combat de peuples. Ragon fait aussi grand usage de symboles. Le héros Dochâgne se confond avec son chêne; comme le Marche-à-terre de Balzac il symbolise la communion de ces êtres frustes que sont les paysans vendéens avec la nature qui les entoure. Les chevaux aveuglés des hussards, récupérés par les paysans (le cheval Malet des vieilles légendes poitevines) symbolise

l'horreur satanique de la guerre, de même que ces fantômes bleuâtres qui reviennent flotter à la surface de l'étang où furent jetés dans la vase des cadavres républicains³³.

Le prêtre insermenté célèbre la messe au fond des forêts, sur un dolmen, prêtre et druide à la fois, symbolisant la pérennité des superstitions ancestrales³⁴. Quand il meurt, on l'enterre au pied du dolmen; du fond de la fosse surgissent des ossements de temps révolus qui se mélangent aux siens et sur cette tombe syncrétiste les paysans viendront verser le vin de libations païennes³⁵. Les événements de Vendée, sous la plume de Ragon prennent une dimension nouvelle, cosmique; la renaissance du village sous la houlette du curé Noé, renouvelle l'Arche de la Genèse³⁶, pérennité de l'aventure humaine, d'hommes liés à la nature et qu'un cataclysme ne saurait extirper. Cette amplification à la mesure de l'Univers des événements de Vendée, dans un style qu'on pourrait qualifier d'hugolien, et qui s'adapte mal au génie du roman, a posé un problème à Ragon. Il s'en tire en faisant de son œuvre d'une manière assez curieuse une succession de gros plans, bourrés de signification, qui résument, sans jamais tomber dans une simplification outrancière, toute une période, tout un aspect de la guerre de Vendée; d'abord l'interfusion de l'homme et du chêne, la résurrection du village (l'Arche), la fuite du vieux curé disant la messe sur son dolmen, le retour du comte qui veut détruire la forêt pour se faire quelques louis etc³⁷. Ces scènes ne sont pas privées d'humour. La visite de Napoléon à La Roche sur Yon (Napoléon-Vendée) est absolument désopilante. Napoléon "un petit homme replet tout en tronc" arrose d'un petit pipi les bottes de l'un des 4 hussards qu'il a fait se mettre en carré le dos tourné pour être à l'abri des regards indiscret. Le tireur d'élite qui le guettait (Dochâgne) en est si estomaqué qu'il en oublie de tirer (alors qu'il ne ratait jamais son coup³⁸).

Tout cela donne une œuvre curieuse, cinématographique pourrait-on dire, une succession de tableaux impressionnants, de gros plans qui résument admirablement ce que Ragon veut nous faire comprendre. Et ce qu'il veut dire n'est pas du tout dans la ligne réactionnaire de ses contemporains, de gens comme Guilloteau. Pour lui le paysan vendéen n'est pas le héros de la lutte pour la liberté religieuse, de la lutte contre le totalitarisme jacobin. Il

s'est battu pour n'être pas dérangé, ni bousculé, il n'a pas admis qu'on l'oblige à renoncer à ses superstitions, à ses petites habitudes, à son microcosme. Mais ce n'est pas non plus un pauvre sauvage, aux horizons rétrécis par la vie du bocage. C'est une pauvre victime, victime du roi, qui montre à son égard une parfaite ingratitude, des nobles qu'il a appelés à la rescousse pour leurs qualités militaires, mais qui, la victoire acquise, l'exploiteront de plus belle. Ils n'hésiteront pas la paix revenue à le ruiner, à lui imposer des changements d'habitudes et de méthodes de culture³⁹, bien plus graves que les changements que voulait apporter la Révolution. Mais le ressort est brisé. Ce que les hussards de la Révolution n'ont pas réussi à faire, changer ses habitudes ancestrales, c'est un ancien émigré qui le fera, en introduisant l'élevage, en ruinant les petits métayers, en jetant sur les routes vers les faubourgs insalubres des villes un flot de domestiques et de tenanciers ruinés⁴⁰. Le paysan vendéen rage, se venge à coups d'aiguillon sur les 2 des 6 bœufs de son attelage qu'il appelle Noblet et Roué, mais après s'être battu pour le roi, il n'osera pas se rebeller contre ce même roi, en dépit du mal qu'il lui fait. Sa seule révolte sera le refus d'accepter l'église officielle, celle du Concordat et de se réfugier dans les souvenirs de la Petite Église, l'église de la clandestinité. En tout cas cette vision lucide du sort du paysan vendéen distingue nettement Ragon de la masse des auteurs trop bien pensants de ces dernières années.

Finalement quelle conclusion tirer de cette vision changeante de la Vendée militaire à travers déjà deux siècles de littérature. La première impression qui s'en dégage est que le débat n'est pas terminé, qu'il est toujours actuel que l'interprétation de la Contrerévolution (aussi bien que celle de la Révolution proprement dite), oscille au gré des passions politiques, qu'aucun écrivain aucun historien même, n'a su poser sur le problème le regard froidement objectif qu'on serait en droit d'attendre d'un historien idéal. La guerre de Vendée est toujours à refaire. Les faits bruts sont là mais

l'interprétation qu'on en donne continue de varier au gré des opinions et surtout des intérêts. Les romantiques qui n'ont écrit sur la chouannerie qu'après avoir répudié l'Ultra-royalisme pour devenir libéraux, n'y ont trouvé qu'en cadre bien dans le goût de l'époque pour des aventures de cape et d'épée. Les paysans insurgés, rabaissés au rang de Peaux-Rouges mal dégrossis, y sont mis plus bas que terre (rappelons le surnom de l'un d'entre eux, Marche à terre). Seuls les messieurs de bonne compagnie comptent, seuls ils ont droit à l'attention de l'écrivain.

Bien plus tard, Pérochon a peut-être été le seul à jeter un regard lucide sur le phénomène, à tenter de pénétrer dans un effort d'immense sympathie la mentalité des paysans, tout en condamnant la folie guerrière qui saisit les combattants des deux camps. Ce regard lucide et sans haine, au dessus de la mêlée, pour reprendre les termes d'un contemporain, n'a jamais eu de lendemain.

Nous sommes hélas retombés dans les errements d'antan, et la littérature récente sur la Vendée, d'une qualité plus que douteuse, fournit le pendant réactionnaire de la littérature antivendéenne de l'époque romantique. Elle l'exalte dans un but politique, dans un souci partisan, sans s'intéresser au fond à ce qui provoqua l'insurrection, à la mentalité de ces rudes paysans d'autrefois. Pérochon reste le seul à avoir tenté cet effort. Il n'est sans doute pas le plus grand des écrivains qui ont touché au problème, mais il est indéniablement celui qui l'a le mieux compris. Des auteurs modernes, seul peut-être Michel Ragon, bien qu'il ait succombé, de façon peut-être exagérée à la tentation de l'amplification épique, pourrait lui être comparé. Il a su éviter les écueils du parti pris politique mais une trop grande facilité, un amour parfois baroque de la grande scène mélodramatique l'ont éloigné quelquefois de la réalité historique, à laquelle Pérochon colle avec plus de modestie, de vérité et de talent.

Notes

- 1) telle, par exemple, la comtesse de La Rochejaquelein, dont le mari fut tué pendant l'insurrection de 1815.
- 2) G.de Nerval, *Œuvres complètes*, Pléiade, tome I, p.1133, sqq.
- 3) Balzac, *Œuvres complètes*, Pléiade, tome I, p.778.

Là le génie de la civilisation moderne s'effraie de pénétrer à travers d'immenses forêts primordiales. Une incroyable férocité, un entêtement brutal, mais aussi la foi du serment, l'absence complète de nos lois, de nos mœurs, de notre habillement, de nos monnaies nouvelles, de notre langage, mais aussi la simplicité patriarcale et d'héroïques vertus s'accordent à rendre les habitants de ces campagnes plus pauvres de combinaisons intellectuelles que ne sont les Mohicans (cf. Fenimore Cooper, *Le Dernier des Mohicans*) et les Peaux-Rouges de l'Amérique Septentrionale, mais aussi grands, aussi rusés, aussi durs qu'eux. (p.780.) C'étaient des sauvages qui servaient Dieu et le Roi à la manière dont les Mohicans font la guerre.
- 4) cf. aussi p.784.
- 5) Balzac, *op. cit.*, D'Orgemont p.814.

Mademoiselle de Verneuil, p.830–831, etc.
- 6) *ibid.*, p.770–771, etc.
- 7) Erckmann Chatrian, *Histoire d'un homme du peuple*.
- 8) *ibid.*, p.786. de ces figures héroïquement martiales dont l'insouciant résignation annonçait que depuis la lutte commencée entre la France et l'Europe leurs idées n'avaient pas dépassé leur giberne en arrière et leur baïonnette en avant.
- 9) cf. Augustin Thierry et Gobineau. Ces idées, avec l'éveil des nationalismes, étaient fort répandues au début du XIX^e siècle. Max Gallo dans un roman récent *La Route Napoléon* les met dans la bouche d'un aristocrate de l'époque.
- 10) G.de Nerval, *Le Marquis de Fayolle*, Pléiade, p.1228, sqq.
- 11) *ibid.*, p.1154, sqq.
- 12) *ibid.*, p.1196, sqq.
- 13) *ibid.*, p.1134. Il semble, selon l'opinion vulgaire que la noblesse française ait toujours été solidaire des empiétements de la monarchie. Mais aucun historien ne se refuse aujourd'hui à constater la lutte incessante

des nobles de province contre les rois et les ministres qui cherchaient à établir le pouvoir absolu sur la ruine des franchises locales. En même temps, il n'est pas douteux que la noblesse ne défendit souvent ses privilèges personnels plutôt que l'indépendance des populations.

- 14) *ibid.*, p.1135. Les grandes idées, les nobles dévouements et les beaux caractères allaient s'amoindrisant depuis la féodalité. Après la Ligue, après la Fronde, la résistance de la noblesse indépendante prend une teinte purement religieuse; les plus dignes d'entre les opposants se font tuer ou chasser du royaume. La révocation de l'Edit. de Nantes emporte à l'étranger les derniers représentants de l'indépendance nobiliaire. À dater de cette époque la noblesse de province était entièrement domptée.
- 15) Victor Hugo, *Les Misérables*, Pléiade, p.1081–1280.
- 16) *Mémoires du duc de St. Simon*.
- 17) G.de Nerval, *op. cit.*, p.1135, milieu.
- 18) Victor Hugo, *Quatre-vingt-treize*, éd. Quantin, 7 rue St. Benoit, p.13.

“Mon père était infirme et ne pouvait travailler à cause des coups de bâton que le seigneur lui avait fait donner, ce qui était une bonté, parce que mon père avait pris un lapin pour le fait de quoi on était jugé à mort, mais le seigneur avait fait grâce et avait dit “Donnez-lui seulement cent coups de bâton” et mon père était demeuré estropié, — Et puis? — Mon grand-père était huguenot, Mr. le curé l'a fait envoyer aux galères, — Et puis? — Le père de mon mari était un faux-saunier. Le roi l'a fait pendre. Et ton mari, qu'est-ce qu'il fait? — Ces jours-ci, il se battait, — Pourquoi? — Pour le roi. — Et puis? — Dame, pour son seigneur. — Et puis? — Dame, pour Mr. le curé. — Sacré mille noms de brutes! cria un grenadier.
- 19) E.Pérochon, *Le Cri de chouan*.
- 20) Turreau de Garambouville, noble normand, responsable des colonnes infernales, bien en cour sous Louis XVIII. cf. *Les Mouchoirs rouges de Cholet*. p.158.
- 21) Victor Hugo, *op.cit.*, p.8–18.
- 22) Balzac va jusqu'à faire parler bas-breton (brezhoneg) aux paysans des environs de Fougères.
- 23) E.Pérochon, *Barberine des genêts*, p.40.
- 24) *ibid.*, p.20, sqq.
- 25) *ibid.*, p.4–5.
- 26) André Guilloteau, *Vent de Galerne*, éd. du Terroir, 1989, p.66–67, p.217,221. Ce roman a une suite intitulée *La Virée de galerne*.

- 27) Ernest Pérochon, *op.cit.*, p.70.
- 28) Début d'un cantique célèbre.
- Crux, ave, spes unica.
 Vexilla regis prodeunt
 Fulget cruxis mysterium
 Qua vita mortem pertulit
 Et morte vitam protulit
- 29) A.Guilloteau, *op.cit.*, jantage de la roue ; p.104–108. repas de règlement ; p.31–37.
- 30) Michel Ragon, *Les Mouchoirs rouges de Cholet*, éd.Albin Michel, 1985, p.13–16.
- 31) Michel Ragon, *op.cit.*, p.219,229. Le fils de la fille "Elehussard" violée par les hussards de Westermann, retourne dans le pays de ses pères.
- 32) Michel Ragon, *op.cit.*, p.27–29 et p.71.
 cf. la vieille légende poitevine de la Chasse–Gallery, le cheval Malet (p.219) est l'un de ces chevaux aveugles.
- 33) Michel Ragon, *op.cit.*, p.61–62.
- 34) *ibid.*, p.89–90.
- 35) *ibid.*, p.140–141.
- 36) cf. un autre ouvrage de Michel Ragon, *Le Marin des sables* (les Sables, bien sûr!) où la vie idyllique d'un village guarani symbolise le Paradis Perdu, la quête de l'Océan Pacifique à travers l'Amérique Centrale l'éternelle aspiration des hommes, et quand le héros meurt dans son entreprise, le glissement vers la mort, sujet d'un des derniers romans de Garcia Marquez, consacré à Simon Bolivar. *The General in his labyrinth*.
- 37) Michel Ragon, *op.cit.*, p.50–52.
- 38) *ibid.*, p.95–96.
- 39) Le comte, comme les nobles anglais du temps des "enclosures" supprime des métairies, interdit le blé pour mettre l'accent sur l'élevage.
ibid., p.268, 284.
- 40) *ibid.*, p.285.